

Les deux phiales à inscriptions ibériques du tumulus n° III de la lande « Mesplède », à Vielle-Aubagnan (Landes) *

L'abbé Cochet, l'un des plus illustres pionniers de l'archéologie en Normandie à la fin du siècle dernier, a écrit dans « *La Normandie souterraine* » : « Les vases, les médailles, les bijoux n'ont de prix et de valeur qu'autant qu'ils révèlent le nom et le talent d'un artiste, le caractère et le génie d'un peuple, en un mot la page perdue d'une civilisation éteinte... ».

À la même époque, P. Dubalen, conservateur du Musée de Mont-de-Marsan, très férù de l'étude des fossiles landais, se lançait dans la quête des restes « anthropiques », témoins de l'activité première de nos ancêtres. Après avoir eu la chance de découvrir la grotte du Pape à Brassempouy, célèbre par sa Vénus, il eut, en fouillant un tumulus landais à Vielle, près d'Aubagnan, celle d'y découvrir un ensemble funéraire exceptionnel : celui d'un « roi » et d'une « reine », dont les urnes cinéraires étaient déposées côte à côte (tombe n° 7 pour le « roi » et n° 6 pour la « reine »).

Conscient de l'importance de sa trouvaille, Dubalen ne put l'exploiter comme il aurait fallu (aucune photographie ne fut prise) et comme il l'aurait voulu. Il regrettait d'être seul pour en tirer tous les enseignements, et confiait ses réflexions désabusées à l'un de ses carnets de fouilles :

« C'est un peuple qui veut nous parler par ses morts ; je me sens trop seul pour recueillir tout ce qu'ils peuvent nous dire.

Des missions d'archéologues vont par le monde étudier les monuments

* Pour la bibliographie, nous renvoyons à celle figurant en fin d'article. Il faut cependant citer d'emblée : P. Dubalen, Chapitre sur « La Préhistoire » dans l'ouvrage collectif : *Nos Landes - Vision d'ensemble sur le pays landais - Mont-de-Marsan-1927*, pp. 28-60, et notes de son carnet de fouilles; Description reprise par Gabrielle Fabre dans *Les Civilisations protohistoriques de l'Aquitaine*. Paris. 1952. Et : D. Roux et A. Coffyn. Le tumulus n° 3 de la lande Mesplède à Vielle dans les Landes, paru en 1987 dans les Actes du XXXVIII^e congrès tenu à Pau les 5 et 6 octobre 1985 par la Fédération Historique du Sud-Ouest : *Le Sud-Ouest et la péninsule ibérique*.

de peuples anciens et lointains, tandis que chez nous, nous marchons sur de modestes monuments hypogées que nous continuons à fouler, alors que quelques coups de pioche nous font lire leur histoire mal connue - que quelques coups de pioche nous révèlent leurs habitudes, leurs usages, leurs croyances, leur organisation sociale, leur vie privée, le culte de leurs morts, et nous continuons à ne vouloir pas les connaître : que nous les considérons comme des fossiles ne pouvant donner qu'une date relative dans la série anthropique. Ce ne sont plus cependant des préhistoriques puisqu'ils nous laissent des écrits, qui nous disent qui ils sont ! d'où ils viennent ! ce qu'ils ont fait ! Leur histoire vaut celle des Romains promenant leurs légions et leur luxe sur le sol de la Gaule qu'ils occupent bien après eux ».

(Extrait du carnet de fouilles de P. Dubalen, conservé au Musée Dubalen - Mont-de-Marsan).

Dubalen avait en effet trouvé dans l'amas de ferrailles que constituait la cotte de mailles du roi-guerrier, ses épées, et sa lance tordue et repliée, des fragments d'argent appartenant à deux phiales, dont l'une historiée, qui présentaient deux inscriptions distinctes en lettres ibères.

Il est hélas trop tard aujourd'hui pour reprendre l'étude exhaustive des objets tirés de la fosse du roi et de la reine. Beaucoup d'objets ont été égarés : sur les quatre fibules à disques de type pyrénéen seul un exemplaire a été retrouvé par Dominique Roux ; les urnes cinéraires n'ont pu être identifiées ; l'une des deux inscriptions ibères est introuvable, etc... ; sans oublier non plus que la fouille n'avait pas dû être faite avec toute la minutie requise pour des objets, même métalliques, très périssables. Il reste malgré tout beaucoup à dire, tant la richesse de la sépulture démontre la qualité du personnage.

Récemment, lors du Congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest tenu à Pau en octobre 1985, D. Roux et A. Coffyn ont dressé un tableau d'ensemble des résultats des fouilles de Dubalen, sous le titre : « Le tumulus n° 3 de la lande Mesplède à Vielle dans les Landes ». Ils ont principalement mis l'accent sur l'originalité de la cotte de mailles, objet unique trouvé en fouilles pour la France, et sur les décors du casque qui révèlent des apports celtes en milieu aquitain. Pour ma part, je m'attacherai plus particulièrement à la description des phiales et au problème de leur datation, ce qui est capital pour situer chronologiquement la période d'enfouissement des objets rituels déposés auprès des cendres du défunt.

*

Les sépultures du « roi » et de la « reine » étaient constituées de fosses occupant le centre du tumulus, au dessous du niveau de sa base. Il s'agissait d'un tumulus moyen pour la région : 19 à 25 m. de diamètre, et 1,50 m. de haut. La sépulture du « roi », profondément enfoncée dans une couche de cendres et de charbons comportait trois urnes, une grande, une plus petite et un couvercle. Au dessus se trouvait l'ensemble des restes métalliques, comportant la cotte de mailles en fer, le casque décoré d'un pommeau sommital avec des paragnathides ou garde-joues également décorées de bossettes de même style ; diverses plaques de bronze et fibules soudées et agglutinées par le temps à la cotte de mailles (Pl. I), et les lambeaux de deux phiales.

La masse de terre du tumulus recélait un bien plus grand nombre de sépultures puisque Dubalen recueillit de 75 à 80 vases ou urnes funéraires répartis en 43 groupes, et Lummau, qui reprit en 1925 les fouilles de ce même tumulus Mesplède III, en recueillit encore 60, qui devaient constituer autant de sépultures. La conclusion à en tirer est que le tumulus a servi longtemps, comme un cimetière collectif, peut-être tribal ou familial. Seule une fouille très minutieuse aurait pu permettre de dater ce qui appartient aux diverses périodes de l'âge du fer (1). Aujourd'hui, le tumulus a été arasé par suite du remembrement.

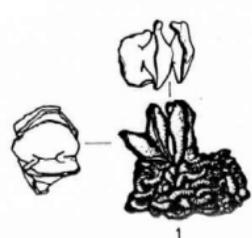
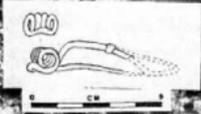
*
*
*

C'est donc en janvier 1914 qu'apparurent dans les replis de la cotte de mailles un cercle d'argent, complet, mais très replié, une lamelle en argent qui y était soudée à l'or (?), portant une inscription en caractères ibériques tracés en repoussé, et une petite « clochette » (selon Dubalen) (2). Des fragments métalliques portaient une autre inscription, plus fine, et des dessins gravés par le même procédé du « repoussé ».

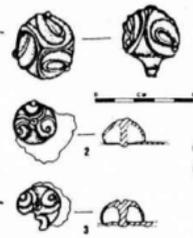
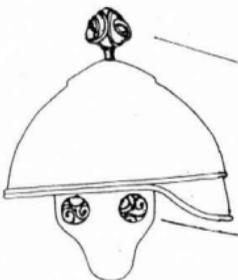
P. Dubalen voyait dans le cercle un « collier », auquel aurait été suspendue la petite « clochette ». On sait aujourd'hui que son interprétation était fautive. Il s'agissait des restes de deux phiales en argent. De la première ne subsiste que le rebord supérieur, en entier, et la lamelle inscrite en gros caractères, qualifiée par Dubalen de « banderole ». Son diamètre est de 17 cm.



Fibule de La Vène II à retour du pied fixé sur l'arc. (reconstitution)



1. Disques de fibule pris dans la cotte de mailles en fer.
2. Fibule pyrénéenne à grands disques décoratifs. (pour comparaison)



Formet du casque et décorations des garde-joues (reconstitution A.Coffyn)

Planche I. Matériel de la tombe du "roi".

La deuxième, d'un diamètre vraisemblablement plus petit (12 à 15 cm) ressemblait à un de nos « taste-vin », dépourvu d'anse ; la prétendue clochette n'était autre que l'ombilic de la phiale, où Dubalen n'avait pas aperçu la tête de lion qui s'y dessine. En faisaient également partie des fragments épars où l'on devinait un chasseur, un lévrier, un groin de sanglier ou une tête de cerf (?), et des ramures (de cerf) plutôt qu'un bras étendu, ainsi que le toit d'une cabane. Les deux phiales devaient être emboîtées l'une dans l'autre, et le poids des terres les avaient écrasées.

P. Dubalen, qui correspondait avec tous les grands maîtres en archéologie de l'époque : Camille Jullian, Cartailhac, Piette, de Paniagua, l'abbé Breuil, Salomon Reinach (3), signalait sa découverte à Paris par une lettre à l'Académie des inscriptions et belles lettres, et par une autre adressée au Directeur de La Revue des Etudes anciennes (4). Les journaux parisiens s'en firent l'écho. Il y était rapporté que l'inventeur avait envoyé à l'Académie « la lamelle d'argent présentant une inscription en repoussé, sa description, et le moulage ». Il s'agit de la lamelle comportant les plus grands caractères (5).

La meilleure description des phiales est celle de P. Dubalen dans une lettre adressée à Camille Jullian le 9 février 1914, et conservée en minute dans les Archives départementales de Mont-de-Marsan (Correspondance Dubalen, dossier 30 J/7).

Monsieur Jullian 9 Février 1914

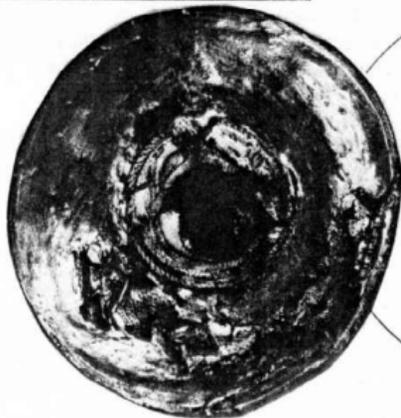
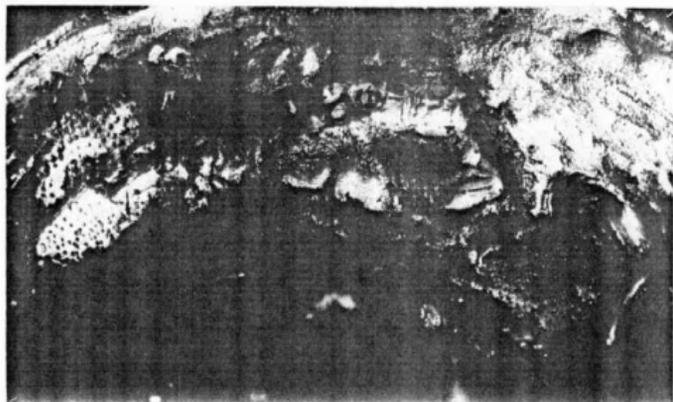
Je m'empresse de vous adresser un moulage des inscriptions au lieu d'un dessin, où il y a toujours une part d'interprétation.

Ces inscriptions étaient sur une banderole pelliculaire d'argent formant une circonférence ou collier fermé, ayant 0,30 m environ de tour et 2 centimètres 1/2 de large dans la partie intacte. La moitié de la largeur entre un boudin extérieur et un boudin médian porte des traits fins parallèles ; au dessous du boudin médian la feuille d'argent est sablée de petits points en creux ; c'est dans la zone du sablé que se trouvait la grande inscription.

Le petit morceau où se voit  porte sur son revers des traces de soudure à l'or, c'est fort probablement là qu'était soudé le petit sommet un clocheton en argent portant les mêmes ornements (ciselures et boudins) que la banderole. Ce clocheton mesure 2 centimètres 1/2 de haut et 4 centimètres de diamètre avec un rebord de 1 centimètre fortement évasé. Sur une partie de la banderole on trouve une sorte de tête de cerf en repoussé. Ci-joint un dessin trois fois grandeur naturelle. Le tout est pris



I. La phiale dont ne subsiste que le "collier" et l'inscription.
(17 cm de diamètre)
Au centre, agrandissement de l'inscription Bi-N-Ba-I-Ka-R.



Dessin et reconstitution de la phiale par J.P. Mohen (L'âge du fer.)



2. La phiale historiée à muse de lion.
Voir les détails aux planches III, IV et VI.

Vue oblique
(état actuel)

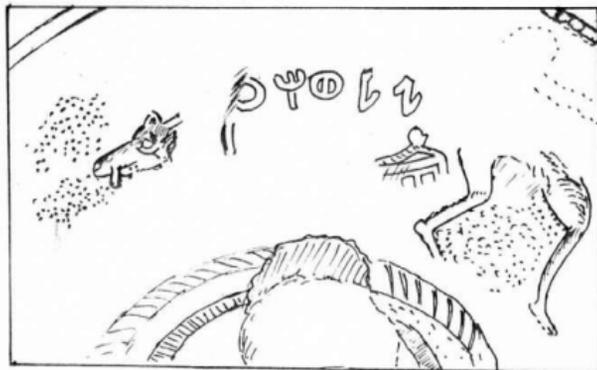


Planche III. Détails de la phiale historiée. De gauche à droite : la tête du cerf (ou de sanglier, ou d'un deuxième chien) ; les 5 lettres ibériques Ku-Ti-Te-E-Gi ; les jambes du chasseur en course.

Planche II. Les deux phiales de Vieille-Aubagnon.
(respectivement 17 et 15 cm. de diamètre)

dans une cotte de maille en fer et bronze, avec grandes plaques de bronze. Le mobilier funéraire de cette urne contenait en plus un pommeau d'épée sphérique en bronze avec le même motif ornemental en relief trois fois répété (6). L'urne voisine contenait un fragment de diadème avec motif ornemental en relief de même style et des bijoux divers en bronze. Ces deux urnes occupaient le centre d'un tertre conique sépultural, tumuli formé de 25 m de diamètre sur 1 m 80 de haut au centre.

Si vous le désirez je ferai prendre une empreinte de la tête de cerf et une photo de la pièce enchassée avec la cotte de maille...

Veuillez...

Cette description reste toutefois confuse. Il est question de deux inscriptions, d'une grande, d'une petite, d'un collier et d'une banderolle, plus d'une clochette, mais aucunement de phiales ou de patères.

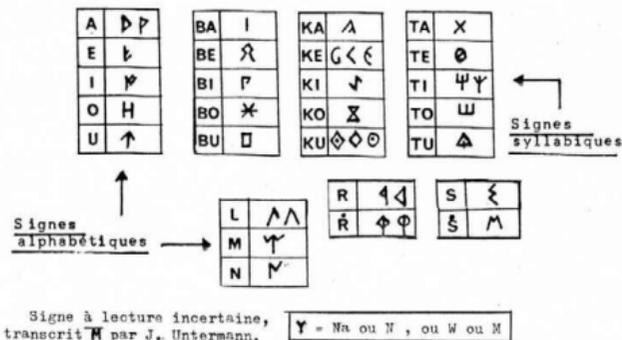
La présence de la cotte de mailles, d'un casque, des deux phiales portant inscriptions et gravure d'une scène champêtre, révélait à coup sûr le tombeau d'un grand chef présumé aquitain.

L'existence des caractères d'écriture dits « celtibériens » (7) était un fait marquant car, à part le trésor de Barcus qui constituait vraisemblablement le pécule de quelque corps de troupe fuyant l'armée de Pompée au temps de la guerre de Sertorius (-80 à -72) et deux autres petits trésors monétaires du pays basque (8), on n'avait jamais découvert en Aquitaine de documents prouvant à haute époque la connaissance possible par les indigènes de l'alphabet ibérique (9).

Pour situer dans son contexte archéologique, très large, la place occupée par les phiales, considérées comme élément de datation, il faut dire ici quelques mots de cet alphabet ibérique dont l'usage est révélé par les inscriptions. Cet alphabet est connu sur toute la côte levantine espagnole et sur la côte languedocienne jusqu'au delà de Narbonne, mais également à l'intérieur des terres, principalement dans le bassin de l'Ebre (d'où vraisemblablement les Ibères ont tiré leur nom).

Il présente la particularité de comporter à la fois des signes syllabiques et des signes vocaliques et consonnantiques, ces derniers en nombre restreint (L, N, R et R̄, S et S̄, et plus tardivement M).

On peut répartir les signes en un tableau d'ensemble :



Cet alphabet s'apparente donc dans sa conception primitive aux alphabets crétois (linéaire B) et chypriote, mais aussi à l'alphabet phénicien et au grec qui en dérive. Il ne devint d'usage courant dans l'Espagne et le Languedoc ibérique (Montlaurès, Pech Maho) qu'au IVème siècle avant J.C.

Dans le Levant espagnol, il a été utilisé dès la fin du IIIème siècle av. J.C. notamment pour la frappe des monnaies. On le rencontre auparavant sur des « plombs » inscrits et sur des céramiques. Son emploi est révélé sur l'emporium de Vieille-Toulouse par des inscriptions peintes sur amphores gréco-italiques datées du milieu du IIème siècle av. J.C. (10) et aussi par la présence de nombreuses monnaies à caractères ibériques frappées tant en pays ibère qu'en Narbonnaise ibérique (les Neronken de Narbonne, les Selonken, les Kurukuruadin... etc...). Certaines de ces monnaies, celles à inscription Untikia et Akerekonton, ont même été frappées en milieu Volque-Tectosage, c'est à dire dans la région ayant Toulouse pour capitale (11).

I - L'inscription de la première phiale

Les deux inscriptions écourtées (?) présentaient de sérieuses difficultés de lecture, d'autant plus qu'à l'époque l'alphabet ibérique du Levant n'était pas encore totalement déchiffré (12). En ce qui concerne les inscriptions du tumulus la première tentative de translittération devait être effectuée après 1950 par René Lafon, professeur de langue basque à l'Université de Bordeaux. Il ne put toutefois retrouver que quelques restes de la phiale historiée, exposés dans une vitrine du Musée de Mont-de-Marsan. La lamelle portant la première inscription, adressée à Paris en 1914, avait disparu ainsi que la cotte de mailles.

Aujourd'hui, les lambeaux de cette cotte ont réintégré les vitrines du Musée, mais la lamelle dite « banderole » est toujours manquante. Il n'en restait en 1956 qu'une photographie que put voir Lafon (13).

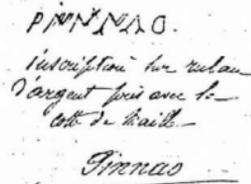
Heureusement, plusieurs dessins en ont été publiés, le plus fidèle paraissant être celui de G. Vidal dans l'ouvrage Nos Landes.

En 1957, R. Lafon livrait le résultat de ses recherches dans le *Bulletin de la Société de Borda* (14). Son étude reste utile, malgré quelques erreurs de lecture et un mauvais choix dans la variété des translittérations possibles. Les dernières lectures en date sont celles de J. Untermann, spécialiste allemand incontesté (15).

A PREMIERE PHIALE

fig. 1

Pl. note I.



Carnet de fouilles de Dubalen (Musée Dubalen de Mont-de-Marsan)

fig. 2

PNINA O

Dessin paru dans la R.E.A. (1914)

fig. 3

PNINA O

Dessin de Vidal dans l'ouvrage "Nos Landes" (1927) • Voir note 1.

fig. 4

PHINAG

Dessin de Kimmig (1954)
Voir note 14.

fig. 5

Inscription de la tôle de bronze

PNINA O

Voir note 16 bis

Lecture proposée (1957).

PHINAG

Bi N Ba I Ka R

La lettre du P. Dubalen au Directeur de la Revue des Etudes anciennes, du 30 Janvier 1914, présentait le dessin de cette inscription (fig. 2), décrite comme un travail « en repoussé sur banderole d'argent enchassée en partie dans une cotte de mailles faite de petits anneaux en fer et en bronze ». Il y était figuré cinq lettres sur une bandelette de 31 mm de long, la cassure de la bande laissant imparfaite la cinquième lettre « insoupçonnable une sixième. Il était rajouté séparément un fragment portant inversés deux signes, non rattachés à cette inscription et qui appartenaient en réalité à la deuxième.

L'envoi du dessin de ces deux fragments indépendants est d'autant plus inexplicable que, sur son carnet de fouilles, Dubalen avait tracé une suite de six lettres qui apparaissaient sur « la banderole » (fig. 1) avant qu'une cassure ne se produise. Mais il avait eu des difficultés de lecture, inscrivant un N en 2ème position avant de le barrer pour le transformer en L et portant un autre N en 3ème position alors qu'il s'agit d'un simple trait vertical. Il rajoutait comme 4ème lettre un N barré (= I ibère) en lui adjoignant une patte palmée qui figurait aussi sur les deux branches de la 5ème lettre. La 6ème lettre ressemblait à un D tourné à gauche. Il lisait : Pinnao, et un peu plus tard, décrivant les trouvailles sur son carnet de fouilles, Rinnao, mot qu'après correspondance avec de Paniagua il rapprochait du grec Rinétés (ciseleur). Il écrivait alors : « Rinnao pourrait bien n'être qu'une marque du fabricant ».

De Paniagua lisait, de droite à gauche (voir fig. 6), Danin, et laissait de côté le P initial où il voyait l'abréviation du P de rinété (= fecit). Il traduisait alors « fabriqué par Danin ». Kimmig, en 1954, lisait normalement de gauche à droite mais ne rapportait que l'interprétation de Paniagua, qu'il critiquait (16).

Camille Jullian, quant à lui (17), au vu de la photographie adressée, avait écrit en note dans la R.E.A. : « L'inscription celtibérique, très nette, se lit : (dessin figuré en 2). Il n'y a, évidemment rien à en tirer. Mais cette trouvaille ajoute un fait important aux indices qui montrent l'influence ibérique en Aquitaine dans les temps immédiatement antérieurs à la conquête romaine ». Il n'avait proposé aucune translittération.

Comme le constate R. Lafon, Dubalen avait pu compléter cette « banderole » dès avant 1927 par le fragment qui s'en était détaché. Cette jonction complétait parfaitement l'inscription. Vidal dessinait alors le tout (fig. 3), ce qui pour les deux dernières lettres correspond à peu près à ce que Dubalen avait dessiné sur son carnet de fouilles.

Lafon a lu les six lettres de l'inscription : **A N Ba I L Cu**. Dans le même temps, ou presque, M. Almagro, utilisant le dessin défectueux paru dans l'ouvrage de Gabrielle Fabre (voir note 1), où la lettre N (= I) était reproduite comme un N sans la branche médiane posée sur la barre transversale, translittérait **A N Ba N Ca R̄**. Toutefois, l'imprimeur, lisant mal le point diacritique posé sur le R transcrivait fautivement **AN Ba N Ca Ro** (18).

J. Untermann rectifiait cette dernière lecture en **anbaikar**. Il proposait d'y retrouver le nom transcrit en latin **Ambaicus**, « existant aussi en Espagne celtique », mais, écrit-il, avec une terminaison ibérique en **-ar** (19).

En définitive, la meilleure lecture — que je propose — devrait être la suivante :

(20)

P N I N A D
 Bi N Ba I Ka R

Ce mot a toutes les apparences d'un patronyme ibère. Il doit s'agir d'un mot composé de deux éléments : **Bin/Baikar**, dont chacun a une consonnance ibère indéniable.

J. Unterman (21) s'interroge sur la signification de la particule **bin** : élément onomastique ou élément morphologique ?

Quant à nous, nous penchons pour l'élément onomastique, car **bin** se trouve à Pech Maho associé deux fois à **Bilos**, une fois à **Tikirs**, qui sont des composants de patronymes ibères ; l'on a également à Ensérune un **Atinbin** (B. 1. 16) à côté d'un **Iskerbin** (B. 1. 43 ; B. 1. 44), ces deux derniers paraissant être aussi des noms de personnes.

On notera cependant que dans les exemples cités l'élément **bin** se trouve en finale de mot alors qu'à Vielle-Aubagnan il précède le radical.

Je ne connais pour ma part pas d'exemples avec **bin** en syllabe initiale. Mais on peut faire un rapprochement utile avec le mot **Benkoda** qui figure au droit des monnaies des **Baskunes** (les **Vascones** des auteurs latins) et des **Bentian**, dont les centres de frappe sont situés dans la région de Pampe-lune. Ce **Benkoda** aurait pu être un chef régnant à la fois sur les **Baskunes** et les **Bentian** (mot inconnu par ailleurs comme ethnyne). Son nom se lit à l'arrière de la tête figurant au droit des deux monnaies (fig. ci-contre).

Si **Benkoda** est bien un patronyme, **Binbaikar** pourrait en être un de même composition, de même que les **Bennabels** de la **Turma Salluitana** (22). Sur cette plaque de bronze portant gravée en latin les noms de cavaliers ibères et celtibères, à qui Pompée décernait la citoyenneté romaine, figure dans la liste de ceux de la cité des **Segienses** : **Agirnes Bennabels f (ilius)** (23).

Or, il est certain que la finale **-bels** (dans le patronyme du père) correspond à l'ibère **-bilos**. Le **-i-** a été transcrit par un **-e-** latin et le **o** omis. Le nom du père était donc en ibère **Bin/na/bilos**. Il débutait par la même initiale **Bin** que porte la phiale d'Aubagnan.

Pour le deuxième élément, **Ba I Ka R**, c'est à bon escient que R. Lafon citait l'inscription gravée sur le fond d'un vase en argent de **Tivissa** où elle se présente comme suit (24) :

I Θ Ν Φ Ε Ι Ν Α Δ Μ Η Ψ Ν Ι Ν Α Δ :
 Ba Te I R̄ E Ba I Ka R S O Gi N Ba I Ka R .



La monnaie des **Baskunes**, ancêtres des **Basques** et des **Vascons** (Gascons). En ibérique, on lit au droit **Be-N-Ko-Da**, et au revers **Ba-S-Ku-N-E-S**.

Sens de lecture ←



On la décompose, en séparant des deux morphèmes **baikar**, en : **bateife baikar soguin baikar** dont la traduction reste une énigme (25). la finale **-baikar-** (sans R appuyé) se rencontre également à Ensérune (26).

En définitive, le mot **binbaikar** a toutes les apparences d'un patronyme, et le nom pourrait être complet. Ce patronyme a pu transcrire le nom, soit du fabricant ibère, qui serait alors à rechercher dans la région de Tivisa (embouchure de l'Ebre), soit celui du propriétaire de la phiale qui y aurait fait graver son nom par le fabricant.

*
* *

II. L'inscription de la phiale historiée.

L'original reconstitué et restauré est conservé au Musée de Mont-de-Marsan où il est présenté au public, ainsi que le cercle de la première phiale. J. Lafon a raconté comment le 6 décembre 1956, accompagnant le conservateur Prat pour retrouver la première inscription, il avait eu la surprise de découvrir la seconde, dont l'inventeur Dubalen n'avait quasiment jamais parlé et qui, après sa restauration à Paris, était visible dans une vitrine.

Il écrivait alors :

« Celle qui reste a été restaurée ; elle avait été brisée en trois morceaux, dont l'un est le petit fragment reproduit dans la lettre de 1914 à côté de l'inscription principale.

La pièce ainsi restaurée est un des fragments d'une coupe en argent qui a été trouvée, comme la cotte de mailles, dans le « tumulus III »... Le diamètre de la coupe est de 125 mm environ. L'inscription, qui se compose de cinq caractères ibères, est en repoussé sur une lame d'argent revêtue d'une feuille d'or qui a disparu par endroits. Les lettres ont été tracées avec soin. Mais le caractère le plus à gauche est juste au bord de la cassure. On ne peut dire s'il était ou non le premier de l'inscription dans son état primitif. L'orientation du dernier caractère, un n, semble indiquer que l'inscription se termine là. Le premier de ces cinq caractères n'est pas très net : il semble que ce soit un cercle surmonté de trois traits rectilignes parallèles, donc Pe. La forme des autres ne laisse place à aucune hésitation ; M. Prat les voit comme moi-même :

- un trident (Ti),
- une barre verticale portant sur sa droite deux traits rectilignes obliques dirigés vers le haut (e),
- enfin un n (couché) ».

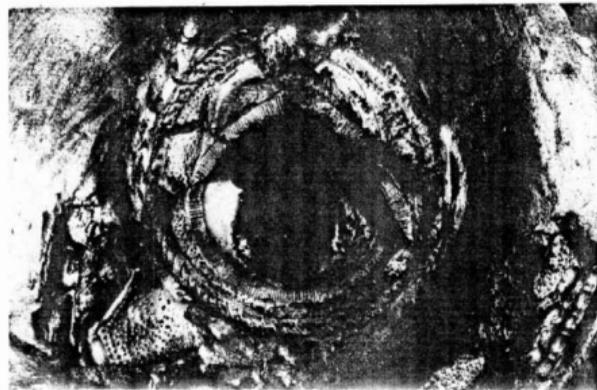
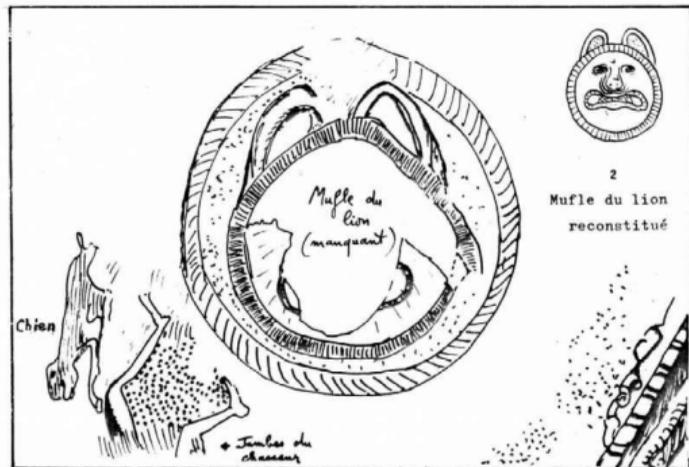
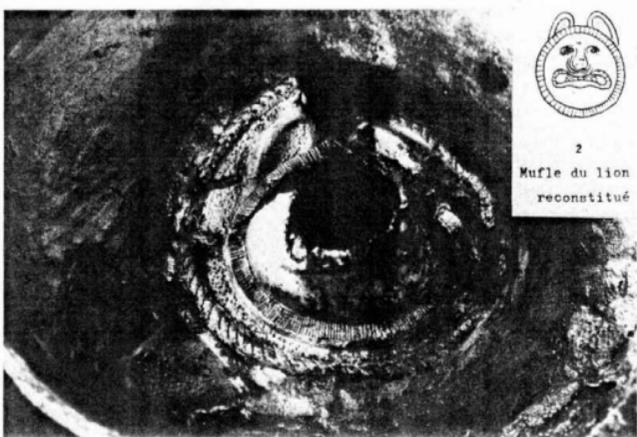


Planche IV. Etat actuel de l'umbo de la phiale historiée.
(Le dessin localise certains motifs).



2

Mufle du lion
reconstitué



Relief
agrandi ci-dessous

Le mufle du lion. Ses oreilles et les
commisures de ses lèvres sont visibles.

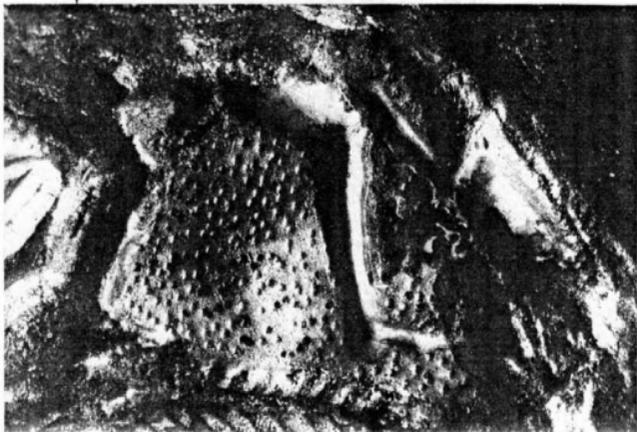


Planche V. Détails de la phiale historiée. Décor en repoussé sur un fond
piqueté.
Les jambes du chasseur et le chien qui l'attaque.

Lafon ajoute : « Un fait montre d'une façon décisive qu'il y a bien eu au Musée deux inscriptions en caractères ibères. M. Prat eut l'idée, au cours de notre entretien, de chercher s'il y avait trace de la pièce disparue sur les photos conservées au Musée. Il ne tarda pas à trouver une photo où figurent, l'une au-dessous de l'autre, en grandeur naturelle, la pièce que nous avions sous les yeux et celle qui est reproduite dans Nos Landes... Celle-ci est très nette. Sur l'autre on ne distingue aucun caractère, car la partie où figure l'inscription est très sombre » (27).

En 1976, J.P. Mohen a eu le grand mérite de replacer cette inscription dans son cadre exact, une phiale avec umbo en haut relief dessinant une tête de lion (28).

Certes la disposition des dessins était aléatoire, et dans la restauration opérée en 1985, contrairement au dessin de Mohen, la tête de l'animal de droite a été placée à gauche du personnage, de même que le bras tendu (qui est plutôt un bois de cerf). Quant à l'épaule drapée et au bras replié, il ne sont pas visibles sur la pièce restaurée (29).

Le fragment inscrit est réduit ; il ne comporte que 5 lettres dans un espace restreint de 22 mm. L'inscription a été fort bien décrite pour l'essentiel par Lafon. Seule la lecture de quelques signes, qui est en effet délicate, peut être discutée.

Kimmig en a reproduit le dessin (pl. VI, fig. A1) sans proposer de translittération. Quant à Lafon, après avoir noté la restauration effectuée au Louvre (30) entre 1944 et 1956, il a lu : $\vartheta \psi \theta \iota \zeta$ et transcrit : Pe Ti Te EN (couché).

Il faut reprendre cette lecture pour la discuter.

La première lettre qui pour Kimmig ne serait qu'un anneau ouvert au sommet, est un cercle quasiment parfait (31), sans adjonction de trident au-dessus. D'ailleurs, le graphisme figuré par Lafon n'existe pas dans l'alphabet ibère, où Be (Pe) se transcrit par ϱ et assez rarement par ϑ (en sud-ibérique seulement), mais jamais par ω . On aurait donc le signe O, avec pour lecture -Ku, sans point central, comme dans Baskunes (bien que Ku soit figuré généralement par un cercle pointé). Les monnaies Baskunes (voir fig. 6 et 7) présentent les deux formes.

La deuxième lettre en forme de trident ne pose aucune difficulté de lecture : Ti (ou Di).

La troisième, avec un cercle barré est un Te (ou De).

Les deux dernières lettres sont plus branchantes car la branche supérieure de ce qui devrait être un E n'apparaît pas ou mal ; et l'interprétation de la dernière lettre en un N couché n'emporte pas l'adhésion.

La lecture par le verso qui est possible puisque les lettres ont été tracées au repoussé, n'apporte, quant aux deux dernières lettres, aucun éclaircissement. Je crois néanmoins à un E à 2 barres (=E), suivi d'un K (=Ki) inversé. En effet, les N couchés qui apparaissent sur les inscriptions monétaires des N E R O N Ke N et des U N T i Ke S Ke N sont tournés en sens inverse, plus ouverts, sans jamais que la barre transversale devienne verticale comme ici. On a donc très vraisemblablement, un Ki, mais inversé, ce qui toutefois n'est pas rare à Liria (32).

Nous sommes renforcés dans cette lecture par le fait que J. Untermann a lui également -Ki (33). Il a transcrit le mot entier : titeeki, sans se prononcer sur la valeur de la première lettre, que nous lisons Ku.

La lecture par le verso permet d'observer que les branches du trident sont d'apparence plus anguleuses, ce qui est compréhensible, l'impression par le recto donnant un relief plus doux, malgré la minceur du métal. Les deux cercles des première et troisième lettres sont très réguliers. La barre transversale de la troisième est nette ; tandis que n'apparaît aucun point central ou aucune excroissance extérieure au cercle quasi complet de la première.

Notre lecture sera donc : ?] Ku Ti Te E Gi [? (pl. VII).

La succession Te E étonne a priori. Lafon l'a fait justement remarquer : mais il a éliminé l'objection :

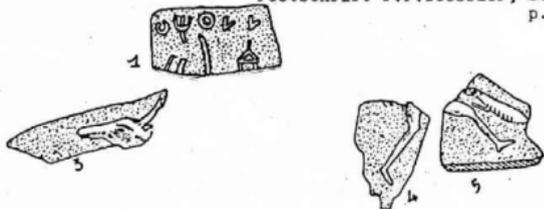
« La présence d'un caractère notant une voyelle à la suite d'un caractère notant une occlusive suivie de la même voyelle est fréquente dans la zone celtibère (voir Michel Lejeune - *Celtiberica*, 1955, p. 43-44). Mais elle se rencontre aussi sur quelques points de la zone ibère (Tarragone et Liria), comme l'a signalé M. Pio Beltran (*Los textos ibéricos de Liria*, in *Revista Valenciana de Filología*, t. III, 1953, p. 90). Ces graphies sont dues, comme le pensent MM. Gomez Moreno, Lejeune et Beltran, à l'influence de l'alphabet latin. Le groupe -Te en doit donc sans doute être lu -Ten ». [selon notre lecture : -te - e - gi].

Observation plus intéressante, on rencontre souvent à Liria la finale Te E Gi AR avec le même groupe de signes Te E Gi que sur la phiale d'Aubagnan.

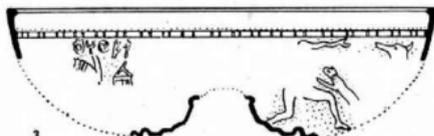
Dans un essai de compréhension de la séquence Ku Ti Te E Gi, on ne peut s'empêcher de faire ce rapprochement avec les textes de Liria, tous peints à l'ocre sur des rebords de vases fabriqués sur place, où egiar et tegiar apparaissent comme des suffixes, vraisemblablement toponymiques ou anthroponymiques.

A. Éléments épars dessinés par Kimmig.

Zur Urnenfeldkultur in Südwesteuropa
Festschrift f. P. Goessler, Stuttgart,
p. 41-98.



B. Éléments replacés dans leur ensemble par J.P. Mohen.



Inscription de
la phiale

⋮⋮⋮⋮⋮⋮

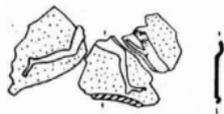


Planche VI. La phiale historisée. Ses gravures
au repoussé, son inscription, selon Kimmig (A)
et selon J.P. Mohen (B).



On s'explique facilement que, si *egi* est un suffixe, il soit séparé du mot précédent, ou y soit incorporé selon les cas. Si notre interprétation par le suffixe *E Gi* est valable, elle fait du même coup tomber l'objection d'une faute du scribe faisant suivre un signe bilittère de la même vocale qui accompagne l'occlusive. Il s'agirait de deux étymons différents : nom toponymique + suffixe locatif, comme dans l'anthroponymie basque. Pour exemple, citons seulement :

Aranegui : litt. « la vallée d'en haut », de *aran*, vallée (« Val d'Aran » est une tautologie), plus *egi*, suffixe locatif.

De bien plus nombreux exemples pourraient être cités en basque avec *-tegi* (34).

*
* *

Les motifs figuratifs de la phiale.

Comme l'a reconnu J.P. Mohen, la « clochette » signalée par Dubalen figurait, en repoussé vers l'intérieur, un mufle de lion. La partie centrale proéminente a disparu, mais il existe d'assez nombreux modèles de comparaison pour que l'identification soit certaine.

Nous en rapportons trois exemples (Planches XIII et IX) empruntés à l'archéologie ibère : deux à mufle de lion, un à mufle de loup.

L'un des trésors de Tivisa qui comportait, entre autres objets de prix, quatre phiales ou patères (deux à ombilic décoré, deux autres sans décor central), nous fournit une représentation de chaque type.

La patère la plus grande (diam. 17 cm) présente en son centre une tête de lion à la gueule très large, les crocs de la mâchoire inférieure saillants, les yeux en creux, et des oreilles figurées par un arc de cercle très aplati. Le reste du champ de la patère est garni de plusieurs scènes mythologiques difficiles à décrypter (sacrifice d'un agneau

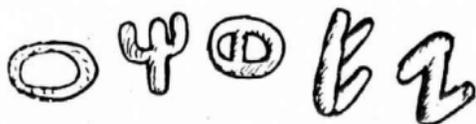


Planche VII - L'inscription de la phiale

Historiée : Ku - Ti - Te - E - Gi .

Au dessous, le toit d'une cabane avec deux fenêtres, ou le fronton d'un temple.

La patère à tête de loup (diam. 15,3 cm) est d'aspect de gueule semblable par les replis des naseaux, mais la large ouverture des mâchoires est ici différente avec des « dents de loup » imbriquées, les lèvres formant deux sillons horizontaux ; de plus les oreilles, bien pointées, indiquent qu'il s'agit d'un loup. Le tout est cerné d'un double cordon rempli de glands, qui ont vraisemblablement une signification mortuaire.

La phiale de Perotito (Santisteban del Puerto. Pr.^{ce} de Jaën) au Musée de Madrid, présente au centre le thème d'Hercule enfant étouffant de ses mains des serpents. La tête de lion lui servant de coiffe occupe le champ principal (36) avec sur le pourtour une série de centaures, danseurs et musiciens. Il s'agit d'un travail hellénistique, source d'inspiration pour les artisans locaux.

Selon Gérard Nicolini (*Les Ibères. Art et civilisation*. 1973 pp.128-129), le traitement est « typiquement indigène ». La confirmation en est donnée par l'inscription votive écrite en caractères ibères qui figure au dos de la patère à tête de lion. On sait que sur un autre vase du même trésor figure l'inscription déjà évoquée que nous avons rapprochée, après Lafon, de celle de la première phiale d'Aubagnan.

Le lion (reconstitué) de la phiale de Vielle Aubagnan, avec ses oreilles dressées et sa mâchoire élargie montrant la férocité de la bête, est donc très proche du motif ombilical des deux patères de Tivissa. Il n'y a guère de doute que ces trois patères, si elles ne sortent pas d'un même atelier, se rattachent cependant à une même école stylistique s'inspirant de motifs hellénistiques, ou étrusques (le loup étant absent de la mythologie grecque, et présent dans la mythologie étrusque où il figure Hadès, le Cerbère qui garde les enfers). D'ailleurs, le lion de la phiale d'Aubagnan n'est pas sans rappeler certaines figurations de l'orfèvrerie étrusque (pl. IV,2).

Les autres motifs reconnaissables sur le pourtour de la phiale historiée ne sont que de maigres restes. Ils apparaissent difficilement identifiables pour reconstituer une scène. Disparates, ils s'assemblent mal. Les archéologues qui les ont étudiés (Dubalen, Jullian, Kimmig, Fabre, Mohen) ont peint un chasseur et son chien. Encore

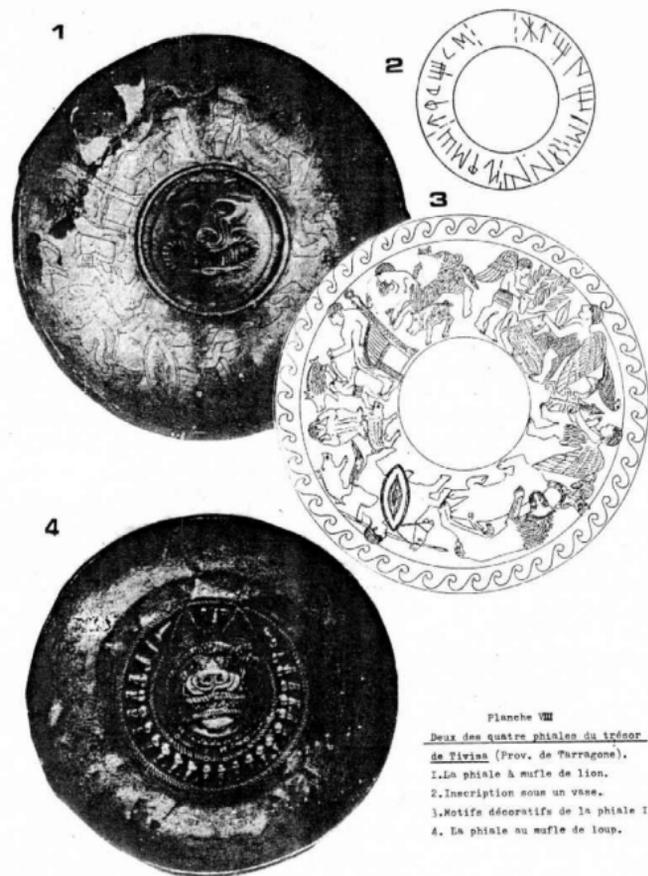


Planche VIII

Deux des quatre phiales du trésor de Tivissa (Prov. de Tarragone).

1. La phiale à snfle de lion.
2. Inscription sous un vase.
3. Motife décoratifs de la phiale 1.
4. La phiale au snfle de loup.



Planche IX.

1. Décor de l'umbo de la phiale de Ferotito.

Héraclès étouffant les serpents. La tête de lion dont il est coiffé masque presque tout son visage.

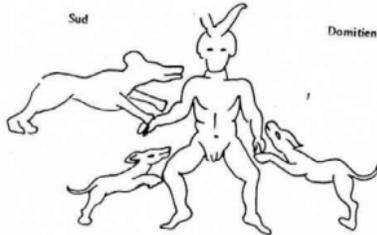


2. Ornement de bracelet d'or étrusque. R.E.A. 1957, p. 114, fig. 9. (pour comparaison)

L'identification du chasseur ne repose-t-elle que sur la présence d'un chien à son côté. Ils ont vu ensuite une tête de cerf — qui serait plutôt celle d'un sanglier —, une ramure de cerf, un toit de cabane, où l'on distingue même deux petites fenêtres (pl. VII).

Un examen plus attentif permet de constater que la ramure du cerf longe le bandeau de frise, ce qui, effet de perspective ou pas, indique que le cerf est situé sur un plan supérieur à celui du chien.

Pour recomposer un ensemble significatif, on doit s'interroger sur la reproduction possible d'une scène mythique (37). Or, l'imagerie grecque sur lécythes à figures rouges nous offre une scène figurée qui par plus d'un côté évoque celle de la phiale. Il s'agit de la légende d'Actéon (Aktaion en grec), célèbre chasseur dont la meute était de 50



120-?



130-160



Diane : décor sur céramique sigillée (atelier de la Graufesenque, I^{er} s.) (éch. 1/1).



Le dieu-cerf Cernunnos : décor sur céramique sigillée (atelier de Banassac, I^{er} s.) (éch. 1/1).



Le dieu-cerf Cernunnos : autel des Nautes de Paris.

Planche X. Les figurations d'Actéon sur les décors sigillés de la Gaule. (d'après Colette Bémont. *Mythologie gréco-romaine...Études d'iconographie*, pp. 37-40).

Le mythe d'Actéon changé en cerf est assimilé au dieu gaulois Cernunnos, le "dieu-cornu".

chiens, transformé en homme à tête de cerf par la déesse Artémis (Diane) pour avoir osé la défier à la chasse. Actéon à la ramure de cerf se retrouvera deux ou trois siècles plus tard dans les décors de vases sigillés de La Gouffresenque et de Banassac, comme sur ceux de Moselle (Planche X). Selon l'imagerie romaine, dont le thème est souvent reproduit sur les mosaïques, l'infortuné chasseur aurait surpris la déesse au bain, et pour le punir de ses regards indiscrets, elle l'aurait sur le champ mué en cerf. Trompés par cette apparence, les chiens d'Actéon auraient dévoré leur maître.

Sur la phiale, l'attitude du chien sautant à la hanche de son maître est typique du modèle reproduit sur les vases grecs, repris ensuite sur les vases sigillés. Pour parfaire l'analogie, les bois de cerf bordant la frise de la phiale s'expliquent parfaitement comme surmontant la tête du chasseur, alors que cette place insolite serait peu compréhensible s'il s'agissait d'une bête traquée. De plus, on aperçoit dans le champ une hure de sanglier que, par son croc saillant parfaitement visible, on ne peut confondre avec une tête de cerf (Planche III). Or, sur une représentation étrusque du mythe (urne funéraire de Volterra. Musco Guarnacci, 337), on aperçoit pendue au tronc d'un arbre une hure de sanglier, reconnaissable à son croc recourbé. Sur cette même urne, Actéon dépourvu de la ramure du cerf, se défend au moyen d'un bâton crochu (qui pourrait être l'avatar des cors), dessiné derrière sa tête, et dont la forme donnera sur les vases sigillés le motif du carnyx gaulois (38). Signalons enfin le toit de cabane, qui se retrouve sur certaines gemmes antiques pour rappeler le temple champêtre de Diane.

Par contre, on peut s'interroger sur l'absence d'Artémis (39). Était-elle représentée ou non dans le personnage à l'épaule drapée ? C'est possible. En ce cas, on n'aurait pas la représentation de Diane au bain, mais celle de la rivale dans les exploits de chasse. Il faut dire ici que ce n'est qu'avec les poètes alexandrins qu'Actéon se voit métamorphosé en cerf pour avoir aperçu la gracieuse déesse au bain. Auparavant, pour les tragiques grecs (Euripide, *Bacchae*. 337-340) et pour les historiens grecs (Diodore. 4, 81, 4-5), Actéon subit son funeste destin pour s'être vanté de l'emporter à la chasse sur Artémis elle-même, et par là avoir tenté de la séduire, crime impardonnable à l'égard d'une déesse vénérée pour sa chasteté. C'est le mythe primitif que les vases grecs ont fait connaître avant sa transplantation et sa transfiguration chez les Romains, les Etrusques, les Ibères et les Gaulois.

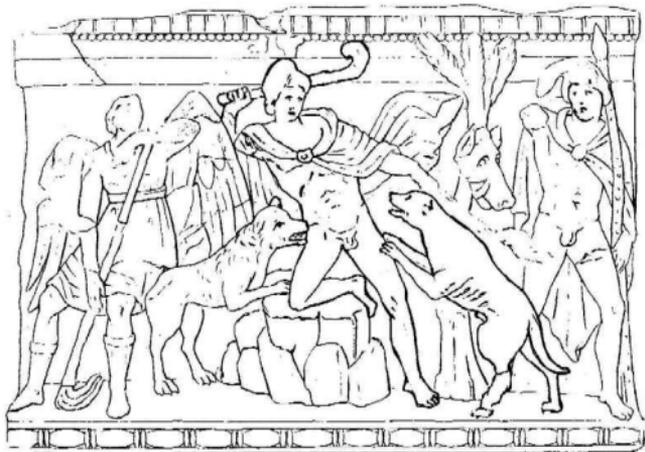


Planche XI. Urne cinéraire. Volterra, Museo Guarnacci 337. De Volterra. - Brunn/Körte, *Rilievi* II pl. III. 2: Enking, R., *AA* 63/64, 1948, 211. - A gauche, un personnage allé a laissé tomber sa torche; à droite, un autre s'avance obliquement du fond de la scène; la hure d'un sanglier accrochée au tronc d'arbre ajoute un cacliet sacré au paysage.

Le mythe primitif a été reproduit sur les vases attiques dès le milieu du VI^{ème} siècle av. J.C., et l'un des lécythes du Musée d'Athènes (A. 488. CC. 8883) où l'on voit Aktaion, la tête retournée en arrière en sens inverse de sa course, cerné par une meute de sept chiens, est catalogué « à la manière du peintre d'Emporion », à preuve donc que le motif dût être connu à Ampurias même, sur la côte catalane, où les produits de cet artisan sont parvenus en nombre. On peut en inférer qu'il dût aussi être connu plus au Sud, sur les sites fréquentés par les navigateurs grecs de l'époque.

Dans la statuaire, Aktaion figure seul, sans Artémis (40), attaqué par ses chiens. Un original hellénistique de ce type, où la représentation des bois de cerf est certifiée par les trous pratiqués dans la chevelure du personnage sculpté, est daté de 220 av. J.C., date qui

paraît correspondre à peu près à celle de la fabrication de la phiale d'Aubagnan (41).

Mais c'est surtout la céramique qui a véhiculé le mythe et sa figuration plus ou moins stéréotypée. Cet apport dans la région du delta de l'Ebre, là-même où ont été retrouvées les phiales du trésor de Tivisa, est très vraisemblable.

LA DATATION PAR LES CARACTÈRES DE L'ALPHABET IBERIQUE

L'approche comparative avec les patères de Tivisa permet de circonscrire le problème de la datation. J.P. Mohen, présentant les civilisations de l'âge de fer aquitain dans l'ouvrage collectif « *La Préhistoire française* » (1976), après avoir opéré le rapprochement entre la phiale à tête de lion d'Aubagnan et les patères de Tivisa, écrivait que la phiale peut être datée « .. du tout début du III^{ème} siècle avant notre ère ». Il ajoutait que « c'est l'objet le plus tardif que l'on ait pu constater provenant d'un tumulus »(42). Dans son ouvrage plus récent (1980) sur « *L'âge du fer en Aquitaine du VIII^{ème} au III^{ème} siècle avant Jésus-Christ* », se fiant -semble-t-il- à l'évolution typologique des fibules de la Tène II dont une est prise dans la côte de mailles, il abaissait cette datation à la fin du III^{ème} siècle, soit un rajeunissement de près d'un siècle (43).

Les autres auteurs sont plus ou moins précis. Leur datation varie généralement entre le IV^{ème} et le II^{ème} siècle av. J.C., ce qui laisse une marge importante. Toutefois, reprenant la datation de J. de C. Serra Rafols, le catalogue d'exposition *Los Iberos*, paru à Barcelone en 1983, propose une fabrication des patères de Tivisa à la fin du III^{ème} siècle ou au début du II^{ème} siècle av. J.C.

Il apparaît en effet que l'emploi des caractères de l'alphabet employé sur la patère inscrite de Tivisa autorise une approche plus fine. Déjà, Maluquer de Mottes plaçait la fabrication des patères de Tivisa au III^{ème} s. av. J.C., car, faisait-il remarquer, c'est le même alphabet qui se voit sur la céramique levantine. Les études numismatiques de Léandre Villaronga permettent d'aller plus loin. Cet auteur, étudiant les sept drachmes à inscription ibérique Kertekunte (44), dont 6 ont été trouvées à Tivisa ou dans les environs proches, se déclare convaincu que ces drachmes ont été frappées à Tivisa même, qui devait donc porter le nom de Kertekunte jadis. Ces monnaies sont d'un intérêt particulier pour notre propos. On y trouve au moins

deux signes assez caractéristiques de l'alphabet employé sur les phiales de Vielle-Aubagnan : **Te** ou **De** tracé par un cercle barré (45) et **R** tracé par un **D** inversé.

Une autre lettre, le **Ke**- initial des monnaies Kertekunte est tracé comme un **G**, et cette graphie se retrouve identique sur la patère inscrite de Tivisa. Léandre Villaronga fait observer que cette graphie archaïque indique une datation de la fin du III^{ème} siècle.

Fait plus intéressant, car de chronologie plus précise, la frappe des monnaies à légende ibérique, dont font partie les monnaies Kertekunte, n'aurait débuté, selon les numismates espagnols, qu'après le débarquement des Romains à Ampurias, en - 218 av. J.C..(46). Ce débarquement avait pour but de couper Hannibal de ses arrières et de l'empêcher d'obtenir des renforts. Pour favoriser le ralliement des tribus ibères à leur cause, les Romains auraient autorisé les autochtones à frapper monnaie. En définitive, ce n'est pas l'armée d'Hannibal qui a détruit la ville, puisque deux des trésors monétaires de Tivisa (47) ont révélé la présence de deniers romains, dont les tout premiers ont été émis à Rome seulement en -211 (et non en - 217, comme pensait à tort Gomez-Moreno).

Le premier trésor monétaire, découvert en 1912, étudié par Gomez-Moreno (48), contenait, outre des joyaux ibériques, 29 pièces d'argent, dont 7 deniers romains aux Dioscures (l'un avec symbole C); une drachme grecque d'Ampurias au Pégase au Chrysaor (Amorros, groupe 3), 10 drachmes pseudo-ampuritaines au Pégase au Chrysaor, dont trois de Kertekunte, trois d'Iltirda-salir (Lérida), une d'Olosteker..., une obole massaliète et une d'imitation d'Iltirda, enfin deux monnaies d'Arse (Sagunto) avec la tête d'Hercule et la massue, l'une portant au revers un taureau courant, et l'autre un taureau cornupète, avec la légende Arsegitar, celle-ci à fleur de coin, d'un poids de 3,4 gr.

La frappe de toutes ces pièces remonte à la deuxième moitié du III^{ème} siècle, les plus récentes étant pour les frappes ibériques celle des drachmes pseudo-emporitaines, et pour les frappes romaines celle des deniers aux Dioscures. Ces dernières ne peuvent être antérieure à - 211.

Le deuxième trésor, qualifié de « 4^è trésor de Tivisa » par L. Villaronga qui l'a étudié (49), a livré 17 pièces; d'autres

doivent circuler encore vraisemblablement dans le commerce des antiquités. Cet ensemble, bien que restreint, qui comprend à la fois des pièces romaines (2 quadrigats, 5 victoriats, 1 denier), des drachmes d'Emporion (2), et des drachmes ibériques variées (9), est venu apporter confirmation de cette datation basse. En effet, la date de frappe du denier romain le plus moderne (type Crawford 107/1 a) est de 209-208 av. J.C. Ce n'est donc pas l'avancée carthaginoise qui a été la cause de l'enfouissement. La mise à l'abri, doit alors être rattachée à la campagne de pacification de la Catalogne par Caton, en l'an - 195. On sait qu'au cours de cette campagne qui avait été lancée pour mater la révolte des Ibergetes (centrés sur Tortosa) en - 197, les Romains appréhendèrent une fabuleuse quantité de drachmes ibériques (l'argentum oscense dont parle Tite-Live) et l'on comprend que devant le rapt de leurs richesses monétaires les Ibères aient caché à la hâte tous leurs bijoux d'argent et leur fortune restante. Il semble donc que les trésors d'argenterie et les dépôts monétaires retrouvés à Tivisa ont été enfouis sous la pression des mêmes événements, dans les années - 197 à - 195 av. J.C. (50).

En définitive, la fabrication des phiales de Vieille-Aubagnan aurait été élaborée dans un atelier de la basse vallée de l'Ebre au cours des dernières décades du III^e siècle av. J.C. L'incinération du chef aquitain dans le tumulus pourrait être datée des environs de l'an 200. Cette datation n'est contredite par aucun autre objet daté du tumulus (51).

Notre conclusion restera prudente. Je l'emprunte à Lafon : « Si elles (les deux inscriptions) sont comme je le pense, en langue ibère, elles confirment sans doute que des objets ibères ont pénétré en Aquitaine. Mais il n'en faudrait pas conclure que les Aquitains étaient des Ibères ou qu'ils parlaient une langue proche parente de l'ibère ».

En tout cas, ce chef avait des goûts de luxe, car les phiales en argent dont l'une au moins était rehaussée d'or étaient des objets rares et de prix, venant d'au delà des Pyrénées. Ce qu'il est possible de dire, c'est qu'il s'agissait d'un chef prestigieux, incinéré avec ses armes et son armure complète y compris son casque de fabrication celte. La cotte de mailles comme le casque, de fabrication étrangère au terroir aquitain, témoignent vraisemblablement d'un courant

commercial lointain avec l'Europe centrale plutôt que des pégrinations ibériques d'un chef tribal, encore que l'on ne puisse rien affirmer (52).

Les deux phiales enterrées avec le défunt avaient sans doute un rôle rituel. Il est permis de croire que les parents et sujets qui l'ont accompagné à sa dernière demeure ont communiqué à sa mémoire par l'absorption d'un breuvage qui a pu être du vin importé, ou de la bière (la cervoise des Celtes). De même, le trésor de la princesse de Vix, à Chatillon sur Seine, comportait une phiale en argent à ombilic d'or, sans décor. Elle avait été déposée sur l'une des poignées du couvercle du cratère, ce qui autorise à penser qu'elle avait pu servir à des libations (53). Et cela trois siècles avant l'incinération du chef aquitain.

Ce chef savait-il lire les caractères ibères ? Il est impossible de répondre à cette question, comme il est impossible de savoir s'il avait connaissance du mythe d'Actéon, le grand chasseur. Quant à son patronyme, en dépit des signes Binbaikar gravés sur la première phiale, il restera pour nous un mystère.

J.C. HEBERT

Toutes les photographies de ce texte sont de M. Tinarrage (Conservation départementale des Musées des Landes).

L'auteur remercie M. Philippe Camin, Conservateur départemental, pour les facilités qu'il lui a accordées généreusement, pour l'étude des phiales et leur présentation au public, par diapositives.

NOTES

- (1) Dubalen, décrivant la sépulture n° 7, énumère les trois vases comme suit : « la grande urne ostothèque ainsi que la petite urne cinéraire et même le vase de recouvrement sont remarquables par leur forme et diffèrent de toutes les autres ». Dominique Roux qui cite ce passage du carnet de fouilles, n'a pu malheureusement les identifier. Il est probable que la fosse du « roi » était la sépulture la plus ancienne, et que toutes les autres sont postérieures. Sa situation au-dessous du niveau de base du tumulus nous en convainc.
- (2) Extrait du carnet de fouilles, concernant « l'urne du roi » : « l'une des masses de fer est enchevêtrée par une cotte de maille dont quelques parties sont en bronze ; dans cette même masse est aussi encastré un ruban d'argent large de quelques centimètres à rebords repoussés ; une sorte de clochette

- en argent de X... centimètres d'ouverture butte contre une plaque de bronze laminée ».
- À comparer avec cet autre extrait du même auteur dans l'ouvrage collectif « Nos Landes » (p. 57) :
- « Dans la cotte de maille renfermant sur feuille d'argent l'inscription et le bas-relief représentant une jambe humaine et un chien en course, se trouvait aussi un cercle en argent doré au sable, ornementé de ciselures, ayant servi de collier, portant en pendentif une clochette ciselée... » (!).
- (3) Partie de cette correspondance est conservée dans 9 cahiers aux Archives départementales de Mont-de-Marsan, sous cotes 30 J, de 1 à 9. Le cahier 9 comporte des correspondances s'échelonnant de juin 1911 à novembre 1922, mais ne livre sur Aubagnan que des C.R. de journaux. Les dates des C.R. sont les suivantes : le 21 février pour : La Petite République (« Un guerrier celtibère »), l'Echo de Paris, Gil Blas, Paris-Journal, etc... ; le 22 février pour le journal Le temps (« Un tumulus dans les Landes »).
- (4) Lettre du 30.1.1914, publiée la même année (1914) dans le t. XIV, de la R.E.A., pp. 217-218.
- Dubalen précise même que « la banderole d'argent qui porte l'inscription est ornée sur un bout par une tête de cerf avec ses bois, en repoussé ». Or, ce dessin paraît se rapporter à la deuxième inscription, non communiquée !
- (5) La lamelle d'argent et le moulage ont été égarés depuis.
- M. le Professeur Michel Lejeune, que nous remercions vivement pour son obligeance, n'a pu rien retrouver dans les Archives de l'Institut où sont classés les papiers de C. Jullian (lettre 7 décembre 1985).
- (6) Il s'agissait, comme l'a reconnu A. Coffyn, d'un pommeau sommital d'un casque, et de deux bossettes en tôle de bronze rivetées sur une plaque de bronze à l'état de vestige. Ces bossettes auraient pu être un ornement de garde-joues. Elles portent un décor de triskèle en relief spiralé. A. Duval L'art celtique en Gaule. 1983-84. Reprod. page 118, n° 137 a, b, et c. Selon l'auteur, ces « éléments intrusifs dans un tumulus » seraient à dater du IIIème siècle, ou plutôt du IIème siècle av. J.C.
- (7) Cette précision n'a aucune valeur scientifique, les Ibères et les Celtibères utilisant le même alphabet, emprunté par les seconds aux premiers.
- (8) Taillebois. Le Trésor de Barcus, Bull. de la Société de Borda 1881. Ce trésor, comportant 1750 deniers ibériques, en argent, avait été découvert en 1879. Le dépôt de Lecumberry ne comportait que six pièces de bronze, et celui de Castets une vingtaine.
- (9) Il en va différemment dans le pays languedocien où les graffites en caractères ibériques sont fréquents aux IVème, IIIème et IIème siècles avant J.C., sur les poteries grecques et campaniennes d'Ensérune, par exemple. Les monnaies des Neronken (à Montlaurès), près de Narbonne, et celles d'autres ateliers non identifiés portent ces mêmes caractères.
- (10) Les amphores à inscriptions peintes utilisant ce même alphabet transitaient de Narbonne à Vieille-Toulouse. M. Vidal et J.P. Magnol. Les inscriptions peintes en caractères ibériques de Vieille-Toulouse (H.G.). Revue arch. de la Narbonnaise. T. XVI, 1983, pp. 1-28 ; et M. Lejeune. Vieille-Toulouse et la métrologie ibérique, id., pp. 29-37.
- (11) J.C. Richard. Les monnaies indigènes de Narbonne et sa région ; et Michel Labrousse. Monnaies des Neroncen trouvées à Vieille-Toulouse. Ces deux études ont paru dans Narbonne. Archéologie et histoire. Vol. I. Montlaurès et les origines de Narbonne. Montpellier. 1973.
- J.C. Hébert. Monnaies à la croix à légende ibérique. Languedoc numismatique. N° 27 (décembre 1988).
- (12) Il ne le sera qu'avec les travaux de Gomez-Moreno, aux environs de 1925. Encore la lecture de certaines lettres, dont le Y, reste-t-elle incertaine. Miguel Beltran Lloris Problemas en torno al signo ibérico Y - Miscelanea arqueologica - I XXV aniversario de los cursos de Ampurias (1947-1971) - Barcelona, 1974. Jaime Silés. Sobre el signo ibérico Y y los valores fonéticos que anota : apuntes para una sistematización de las graphias de las nasales en la escritura ibérica, dans Emerita. 1981. pp. 75-96.
- (13) Elle n'a pu être retrouvée à ce jour. Renseignements communiqués par H. Amann, conservateur, que nous remercions pour sa collaboration très affable.
- (14) R. Lafon - Protohistoire des Landes - Les inscriptions en caractères ibères d'Aubagnan - Bull. de la Société de Borda - janvier 1957, pp. 5-10.
- (15) J. Untermann dans Monumenta linguarum hispanicarum, II (Wiesbaden 1980), n° B10. p. 381-382.
- (16) Kimmig, Zur Urnenfakultur in Südwesteuropa. Festschrift f. p. Goessler, Stuttgart 1954. p. 41-98.
- (17) Op. cit. T. XVI - 1914 - n° 2, p. 218.
- (18) Lafon - op. cit. en note 13, p. 10 Almagro, in Ampurias - t. XVII-XVIII (1955-1956) - pp. 254-255.
- Notice intitulée : Materiales arqueologicos ibéricos en la Aquitania (avec dessin).
- (19) J. Untermann. Lengue gala y lengua ibérica en la Galia Narbonensis. Archivo de Prehistoria levantina. 12, 1969.
- J. Untermann dans Monumenta linguarum hispanicarum, II (Wiesbaden 1980), n° B10, p. 381-382, donne toute la bibliographie antérieure depuis 1914 (Dubalen, Jullian, Fabre, Whatmough, Kimmig, Almagro, Lafon). Voir également p. 34, note 5. La lecture de Whatmough en trois éléments séparés est totalement à rejeter (The dialects of Ancient Gaul. Cambridge, Massachusetts. 1970, p. 245).
- (20) Il est symptomatique de relever les hésitations de Lafon, qui écrit dans son étude précitée : « Le 5ème (caractère) semble bien être I et non ca. Quant au dernier, un cercle de tracé irrégulier, il peut représenter r ou eu ou gu (variante sans point central). On peut donc lire ce mot : an Pa i Cu, ou an Pa icar, ou an Pai Ca Cu. An Païl r est exclu pour des raisons phonétiques.
- En vérité, Lafon est passé à deux doigts de la bonne lecture. Son opinion semble même faite à la fin de son article quand il écrit, en conclusion (p. 10) : « Si le 4ème caractère doit être le Ca et le 5ème r, la fin de an Pai Car est identique au mot Pai Car, qui figure deux fois dans une inscription ibère de

quatre mots trouvée à Tivissa, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Tarragon. On ignore ce qu'il signifie ».

Certes, la première lettre pourrait être lue A, voyelle qui s'écrit généralement ρ ou \triangleright . Mais si la branche adjacente à la hampe est plutôt courbe qu'anguleuse et si elle ne rejoint pas la hampe, comme ce paraît être le cas d'après le dessin de Vidal, il s'agirait du signe syllabique Bi (ou Pi, l'alphabet ibère ne distinguant pas ces deux consonnes). La seconde lettre est un N. Les deux lettres suivantes n'offrent pas de difficultés de lecture : on a Ba (ou Pa, selon Lafon) et I, soit pour les quatre premières lettres : Bi N Ba I.

Les deux dernières lettres sont plus énigmatiques, car assez aberrantes selon les dessins transmis.

λ n'existe pas en ibère pour transcrire L, où l'on a soit \wedge , soit $\wedge = L$ (le lambda grec). Par contre la lettre \wedge , ou mieux encore \wedge qui signifie Ka (ou Ga) est ici seule restituée.

Quant à la dernière lettre, aperçue primitivement comme \square par Dubalen et de Paniagua, sa forme est également imparfaite. Lafon a lu O = Ku, sans point central, d'où sa lecture A N Pa IL Cu (18), mais si l'O n'était pas fermé, et avait la forme d'un G comme sur le dessin reproduit par Kimmig, ce pourrait être la syllabe Ke (ou Ge) et si l'on avait un losange avec ou sans pédoncule \diamond ou \diamond , il faudrait comme Almagro lire R. J'opte pour ma part pour \square , soit la lecture R, d'où la translittération du mot entier en Bi N Ba I Ka R.

(21) J. Untermann. Commentaire dactylographié adressé à Y. Solier inventeur des plombs de Pech Maho, et amicalement transmis par ce dernier.

J. Untermann dans son *Repertorio antropomimico ibérico. Homenaje a D. Fletcher Valls*. I. *Archivo de Prehistoria Levantina*, XVII, 1987, pp. 289-318, ne signale bin qu'en deuxième position : atin-bin, ian-bin, isker-bin, tikirs-bin. Il y rattache aur-bin et bilos-bin de Palamos (p. 13, n° 33), et signale encore la particule -bin- dans des mots composés qui ne seraient pas des anthroponymes. La gramática de los plomos ibéricos, dans *Veleia*, 2-3, 35-36 (1985-86).

(22) Références numérotées tirées de l'ouvrage de J. Maluquer de Motes : *Epigrafia prelatina* - Barcelone - p. 126, n° 192. Réf. A. Gomez Moreno - n° 385.

(23) Gomez-Moreno - *Epigraphie ibérique - Miscellanéas*, p. 290.

(24) Gomez-Moreno. Même référence, p. 293, et Maluquer de Motes. *Epigraphia prelatina* n° 239.

On remarque que le R final est inversé (D mis pour \square) ce qu'avait déjà signalé Gomez-Moreno pour la dernière lettre seulement alors que les deux R sont semblables. L'alphabet utilisé présente d'ailleurs des variantes avec le T en oval barré horizontalement, le O figuré par deux hastes barrés en oblique au lieu d'une seule, le E aux branches descendantes, le Gi aux barres doublées... Il semble s'agir d'archaïsmes.

(25) J. de C. Serra Ráfols. *Ampurias III*, 1941, 15-33.
S. Vilaseca, J. Serra Ráfols, L. Brull, *Excavaciones del Plan Nacional en el castellet de Bañolas de Tivisa Tarragonè*. Madrid - 1949.

(26) J. Janneray. *Enserune. Contribution à l'étude des civilisations pré-romaines de la Gaule méridionale*. 1955.

(27) Ceci démontre que Dubalen avait adressé à Paris l'inscription la plus nette. Lafon émettait le souhait que l'on publiât dans une revue la photo retrouvée par M. Prat et une photo de la seconde inscription. Il est dommage que cela n'ait jamais été réalisé, car la photo a disparu.

(28) J.P. Mohen - *La Préhistoire française* - 1976. T. II, PP. 761-769
Mohen a restitué la tête de lion (dont tout le muflre manque). Il a repris le même dessin dans *L'âge du fer en Aquitaine du VIIIème au IIIème siècle avant Jésus-Christ. Mémoires de la Société préhistorique française*. Tome 14. 1980, p. 134 et 135, fig. 80, et Pl. 130.

(29) Au surplus, cette restauration n'est pas satisfaisante. On aperçoit très bien que la tête disparue du « chasseur » doit déborder le bandeau segmenté. En fait, il manque une partie de l'élevation de la coupe dont la circonférence doit être portée des 100 mm actuels à 125 mm au moins, comme l'avait calculé R. Lafon.

(30) Cette restauration a concerné essentiellement la jonction avec les deux lettres qui étaient inscrites sur un fragment détaché, présenté retourné par Dubalen dans la figure communiquée à la R.E.A. en 1914.

(31) Ce cercle, peu visible sur la photographie, apparaît par lecture au verso.

(32) J. Maluquer de Motes - *Epigrafia*...p. 42, avec dessin des formes graphiques de la lettre Ki sous paragra.28. La graphie de la lettre N (p. 33, parag. 11) n'est par contre jamais semblable au signe étudié. Maluquer a même démontré que dans certaines inscriptions le scribeur a précisément différencié le -Ki du -gi- en inversant le signe.

(33) J. Untermann. 1980, pp. 381-382.

(34) Sur l'élément ... (t) egi voir : Luis Michelena : *Fonética histórica vasca*. Saint Sébastien, 1961, pp. 249-251 ; même auteur : *Apellidos vascos*, 2ème édition, Saint Sébastien, 1955, s. v. -egi, -tegi ; Johannes Hubschmid, *Thesaurus praeromanicus* (fasc. 3 : *Probleme der baskischen Lautlehre und baskisch - vorromanische Etymologien*), pp. 109-113.

(35) J.M. Blàquez Martinez. La interpretation de la patera de Tivisa. *Ampurias*. XVII-XVIII. 1955-56, pp. III-136.

(36) id. p. 126. L'auteur voit sur la patère de Perotité une tête humaine couverte d'une peau de loup, qui symboliserait Hadès, maître des enfers. Cette patère mesure 17,5 cm à son diamètre. G. Nicolini. *L'art ibérique*. 1973, p. 132, fig. 125.

(37) A l'instar des noms de personnages étrusques qui reprennent souvent ceux de la mythologie grecque, ou qui en sont les correspondants, le nom ibère reproduit sur la phiale pourrait être celui du personnage représenté.

(38) Le carnyn était une trompe d'appel, assez souvent représentée sur sigillées (Planche VII) et dans la statuare gallo-romaine.

(39) Voir à ce sujet les références annoncées dans les ouvrages cités à la Bibliographie relative à Actéon, en fin d'article.

C'est à partir de l'an 500 environ que les artistes grecs, fidèles à la description du poète Stésichore (« La déesse le couvrit d'une peau de cerf ») représentent Aktaïon recouvert de la peau de cet animal, ce qui explique la méprise des chiens. A partir du milieu du Vème siècle, ils le figurent le plus souvent avec des cornes sur le front, accompagnées ou non d'oreilles pointues.

- (40) De même, dans la figuration du mythe sur les céramiques sigillées gauloises, Diane n'apparaît jamais, alors que son portrait en Diane chasseresse est représenté à de multiples reprises.
- (41) On peut également rappeler que le héros figure sur des statères d'or et d'électrum de Cysique et de Lampsaque, ce dernier daté vers 330 av. J.C. Ces pièces, qui ont circulé en Méditerranée, ont pu atteindre les rivages du Levant espagnol.
- (42) J.P. Mohen, 1976, p.
- (43) J.P. Mohen, 1980, p.
- (44) L. Villaronga. Las dracmas ibéricas de Kertekunte. Extrait de la revue *Quaderni ticinesi di numismatica...* Lugano. Vol. XVI pp. 161-166.
- (45) Forme relativement originale car on a plus souvent un carré ou un rectangle, penché, avec barre transversale, comme à Ensérune  plutôt qu'un cercle, qui se rencontre cependant à Pech Maho (plomb I, textes a et c). Lafon écrit (op. cit. p. 9) que « le cercle coupé d'un diamètre vertical (Te) ne se rencontre, semble-t-il, qu'à Liria, près de Valence (zone ibère) ». On le trouve cependant en sud-ibérique, avec barre verticale traversant le cercle. Encore y est-il bien moins fréquent que le cercle avec croix inscrite , et, sur le plomb de Liria, la barre du cercle est horizontale ou oblique, mais non verticale.
- (46) L. Villaronga s'oppose ainsi à J. de C. Serra-Rafols, directrice du chantier de fouilles de Tivisa en 1937, qui pensait que la ville avait été détruite par les Carthaginois au début de la deuxième guerre punique, lorsque Hannibal entreprit ses opérations au Nord par le franchissement de l'Ebre. Villaronga apporte la preuve contraire.
- (47) La ville de Tivisa (Kertekunte ?) a livré quatre trésors, dont deux comportent des trouvailles monétaires, les deux autres comportant des bijoux.
- (48) Manuel Gomez Moreno. *Notas...* 1934. Repris dans *Miscellanea*, pp. 180-181, et planche 44. Pio Beltran. *Las monedas griegas Ampuritanas de Puig Castellar*, paragraphe 11, *Tesoro de Tivisa*, in *Ampurias*, T. 8 (1946) p. 301.
- (49) L. Villaronga. *El tesoro IV de Tivisa*. *Acta numismatica* 12. 1982, pp. 63-73 ; et du même : *Un trésor de la zona Ebro-Segre*. *Acta numismatica*. 13. 1983, pp. 45-47. L'étude de P.P. Ripolles : *La circulation monetaria en la Tarracoenense mediterranea*. *Trabajos varios*. 77. Valence. 1982, conclut dans le même sens.
- (50) Toutefois, si les gobelets et les phiales des trésors de Tivisa avaient fait partie du trésor d'un temple, comme le croit J. de C. Serra Rafols, ces offrandes pourraient être antérieures de plusieurs décades, leurs fabrication se situant dans la fourchette -250 à -200.

- (51) D. Roux fait observer que la fibule à pied lié à l'arc par une boucle n'apparaît en Gaule qu'à partir de 250 av. J.C. (*Roux*. 1987, p. 40).
- (52) Selon D. Roux et A. Coffyn, le décor du casque à paragnathides « se rencontre en Autriche, en Italie centrale, pour se transmettre en Corse, puis en Catalogne ». Dans cette dernière province, des trouvailles identiques ont été faites à Ampurias, Gérone, et Vallfogona de Valaguer (Lérida), si bien que ces auteurs inclinent à penser à une acquisition possible, comme pour les phiales, dans le nord-est de la péninsule ibérique. « par l'intermédiaire des Ilergètes de Lérida (*Roux et Coffyn*. 1987, p. 39 et 43 ; et A. Coffyn, 1987, p. 57).
- (53) René Joffroy. *Le trésor de Vix. Histoire et portée d'une grande découverte*. Fayard, 1962, pp.91-92, et p. 126 : « L'idée de boisson doit rester associée au récipient. Rien ne prouve cependant qu'il (le cratère) ait été utilisé ».

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites. Lettres, archives et carnets de fouilles de P. Dubalen. Archives du Musée Dubalen, Mont-de-Marsan.

Sources imprimées.

- 1913 P. Dubalen. Les tertres tumuliformes de Lacajunte, Arboucauve et communes voisines. *Bull. Soc. Borda*, 1913, pp. 248-250.
- 1914 (Année de la découverte).
C.R. de journaux : 21 février 1914 : *La Petite République* (« Un guerrier celtibère ») ; *L'Echo de Paris*, *Gil Blas*, *Paris-journal*, etc. 22 février 1914 : *Le Temps* (« Un tumulus dans les Landes »). Extraits dans *Papiers Dubalen*. A.D. Landes. Cote 30 J. cahier n° 9.
- C.R. de revues :
- X.. Tombe de guerriers dans un tumulus d'Aubagnan. *Revue de Gascogne*, 1914, pp. 140-141.
 - X.. Tombe de guerrier découverte en 1914 dans un tumulus d'Aubagnan. *Bull. Union his. et arch. du Sud-Ouest*, 1914, p. 19.
 - P. Dubalen. Tombes aquitaines. *R.E.A.* t. XIV-2 (1914), pp. 217-218, avec repr. de la lettre de P. Dubalen à Camille Jullian et dessin d'inscriptions.
- 1916 X.. Notices sur la tombe de guerrier découverte dans le tumulus d'Aubagnan. *R.A.* 1916.I, p. 276.
- 1926 X. de Cardailiac. Essai sur les tumulus de la traînée glaciaire de Lourdes à Dax. *Bull. Soc. Borda*, 1926, pp. 146-147.
- 1927 P. Dubalen. La préhistoire. Chapitre de l'ouvrage collectif : *Nos Landes. Vision d'ensemble sur le pays landais*. Mont-de-Marsan, 1927, pp. 28-60.

- 1941 J. de C. Serra Rafols. El poblado ibérico del Castellet de Banyoles (Tivisa, Bajo Ebro), dans *Ampurias*, III, 1941, pp. 15-34, 5 fig. pl.
- 1943 Gabrielle Fabre. Contribution à l'étude des civilisations protohistoriques du Sud-Ouest de la France. *Gallia*, I, pp. 60-68.
- 1949 M. Gomez Moreno. *Miscelaneas. Historia. Arte. Arqueologia. Ie Serie : La Antiguiedad*. Instituto Diego Velasquez. Madrid. (Ouvrage reprenant les principaux articles de l'auteur, notamment sur son déchiffrement de l'alphabet ibérique).
- 1949 S. Vilasaca, J. de C. Serra Rafols, L. Brull. *Excavaciones del Plan Nacional en el Castellet de Bañolas de Tivisa, Tarragona. Madrid 1949*.
- 1952 Gabrielle Fabre. *Les civilisations protohistoriques de l'Aquitaine*.
- 1954 W. Kimmig. *Zur Urnenfelderkultur in Sudwesteuropa. Festschrift für P. Goesler*. 1954. pp. 41-98.
- 1955 J. Jannoray. *Ensérune. Contribution à l'étude des civilisations pré-romaines de la Gaule méridionale*.
- 1956 R. Lafon. *Les inscriptions en caractères ibères et les inscriptions latines d'Aire-sur-l'Adour. Actes du IXème congrès F.H.S.O.Dax*. 1956, pp. 5-10.
- 1956 J.M. Blasquez Martinez. *La interpretación de la patera de Tivisa, dans Ampurias. XVII-XVIII. 1955-1956*, pp. III-136.
- 1956 M. Almgro. *Materiales arqueologico ibericos en la Aquitania*, dans *id.* pp. 254-255, fig. 2.
- 1957 R. Lafon - *Protohistoire des Landes - Les inscriptions en caractères ibères d'Aubagnan - Bull. de la Société de Borda*. janvier 1957, pp. 5-10.
- 1968 Maluquer de Mota. *Epigrafia prelatina*.
- 1969 J. Untermann. *Lengua gala y lengua iberica en la Gallia Narbonensis. Archivo de Prehistoria levantina. N° 12*.
- 1969 M. Shüle. *Die Meseta-Kulturen der Iberischen Halbinsel. MF, 3, 2 vol. 318 p., 71 fig., 191 pl.*
- 1971 G. Desmoulin et F. Thouygnon. *Excursion commentée en Tursan, (Mant. Samadet, Aubagnan. Vieille-Tursan..)* *Bull. Soc. Borda*, 1971, pp. 1-32.
- 1973 G. Nicolini. *Les Ibères. Art et civilisation*.
- 1973 J.C. Richard. *les monnayages indigènes de Narbonne et sa région. Michel Labrousse. Monnaies des Neronen trouvées à Vieille-Toulouse, dans Narbonne. Archéologie et histoire. Vol. I Montlaurès et les origines de Narbonne. Montpellier*.
- 1969 Klaus Raddatz. *Die schatzfunde des Iberischen halbinsel vom ende des dritten bis zur mitte des ersten jahrhunderts vor Chr. Geb. Untersuchungen zur hispanischen toreutik*.
- 1976 J.P. Mohen. *Les civilisations de l'Age du fer en Aquitaine*, pp. 761-769 de
- La Préhistoire française. II. Civilisations néolithiques et protohistoriques sous la direction de Jean Guilaine.
- 1979 J.P. Mohen. *La présence celtique de La Tène dans le Sud-Ouest de l'Europe. Les mouvements celtiques du Vème au Ier siècle avant notre ère. CNRS, 1979, pp. 29-48.*
- 1980 J.P. Mohen. *L'Age du fer en Aquitaine du VIIIème au IIIème siècle avant Jésus-Christ. Mémoires de la Soc. préhist. fr. t. 14, pp. 134-135, fig. 80 et Pl. 130.*
- 1980 J. Untermann. *Monumenta linguarum hispanicarum. II. (Wiesbaden). Inscription B 10, pp. 381-382.*
- 1979 J. Pagès. *Trouvailles monétaires en Chalosse (Landes) et objets provenant de la péninsule ibérique et de la Méditerranée dans l'Ouest de l'Aquitaine. 104ème Congrès national des Sociétés savantes. Bordeaux. Archéologie*. pp. 57-64.
- 1982 P.P. Ripolles. *La circulation monetaria en la Tarraconense mediterranea. Trabajos varios. 77. Valence.*
- 1983 A. Duval. *L'art celtique en Gaule. 1983-84. Repr. p. 118, n° 137 a, b, et c.*
- 1983 XX... *Los Iberos. Catalogue d'exposition. Madrid. Repr. des patères de Tivisa.*
- 1983 M. Vidal et J.P. Magnol. *Les inscriptions peintes en caractères ibériques de Vieille-Toulouse (H.G.) R.A. de la Narbonnaise t. XVI, 1983, pp. 1-28.*
- 1984 J. Gorrochategui Churrua. *Onomastica indigena de Aquitania. (Une simple mention, p. 50 d'après la lecture J. Untermann).*
- 1987 D. Roux et A. Coffyn. *Le tumulus n° 3 de la lande Mesplède à Vielle dans les Landes. pp. 34-44 des Actes du XXXVIIIème Congrès de la Fédération historique du S.O. tenu à Pau les 5 et 6 octobre 1985. N° exceptionnel de la Revue de Pau et du Béarn. Le Sud-Ouest de la péninsule ibérique.*
- 1987 A. Coffyn. *Recherches sur les Aquitains, pp. 41-61, dans Hommage à Robert Étienne, numéro spécial de R.E.A. Bordeaux.*
- 1987 L. Villaronga. *Les dracmas ibéricas de Kertekunte, pp. 161-166 de la revue Quaderni ticinesi di numismatica. Lugano. Vol. XVI.*
- 1987 J. Untermann. *Repertorio antropónimo iberico, dans Hommage à D. Fletcher Valls. I. Archivo de Prehistoria Levantina. XVII, 1987.*
- 1988 J.C. Hébert. *Monnaies à la croix à légende ibérique, pp. 21-29 du n° 27 de Languedoc numismatique (déc. 1988).*
- Sur la représentation du mythe d'Actéon, on consultera :
- 1984 Lilly Kahil (sous la direction de). *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae (LIMC), t. II, à la rubrique Aktaion.*
Avec une Bibliographie très complète, que nous nous dispensons de reproduire.

Nous remercions Madame Hélène Guiraud de nous avoir signalé cet ouvrage essentiel pour notre étude.

Y ajouter cependant, pour les céramiques sigillées gauloises :

- 1976 Anne Marie Cardeilhac. Les scènes de chasse sur les céramiques sigillées de La Gaufresenque. Décors mythologiques. Paris 1975-76. Voir pl. 17, n° 10 et 11.
- 1976 Xavier Lafon. Les décors mythologiques sur la céramique sigillées de la Gaule du Sud. Thèse de 3ème cycle sous la direction de P.M. Duval. EPHE. IVème section. 1975-76, 2 vol. Voir au t. I, fiche n° 41 et au t. 2, pp. 98-99, et la pl. insérée entre les pp. 99 et 100.
- 1981 Colette Bémont. Quelques aspects de l'imagerie mythologique sur la céramique gallo-romaine décorée de reliefs, dans *Mythologie gréco-romaine. Mythologies périphériques. Etudes d'iconographie*. pp. 37-40 et pl. fig. 6. Colloques internationaux du CNRS n° 593. Paris 1981.

Ajouter également sur le syncrétisme avec la religion celte :

- 1965 J.J. Hatt. Essai sur l'évolution de la religion gauloise. R.E.A. t. LXVII p. 118.
- 1970 J.J. Hatt. Les croyances funéraires des Gallo-romains. R.A. de l'Est et du Centre-Est 1970, pp. 86-89.
- 1976 Xavier Lafon. Les décors mythologiques.. (cité plus haut). Cet auteur note que « Seul Actéon pourrait à la rigueur être confondu avec Cernunnos, ce qui expliquerait l'absence de Diane (sur les sigillées). Mais la présence des chiens, jointe à la fidélité à l'égard des prototypes.. fait douter de la réalité de la chose » (t. 2, p. 116). L'auteur s'oppose ainsi à ceux qui, avec J.J. Hatt, pensent qu'il pourrait s'agir de « la transcription d'une légende celte » (id. p. 99).
- 1989 J.J. Hatt. *Mythes et dieux de la Gaule* (ouvrage à paraître en nov. 1989)



Fragments du diadème de la tombe de la « reine »